

Onuma Nemon

YAN CIRET

Onuma Nemon. *Quartier de ON!*
Éditions Verticales

■ À quoi reconnaît-on, à coup sûr, un roman au 21^e siècle ? Simplement au fait qu'il soit illisible. Que l'on ne se récrie pas contre une forme d'hermétisme, qui glisserait vers le point de vue d'une élite de la littérature. On va voir précisément qu'avec Onuma Nemon, il s'agit bien de l'exact contraire. Pas de postures avant-gardistes, ni une reprise de procédures narratives anciennes, mais une illisibilité totale, voulue, concertée, exaltée. Il faudrait ériger ce seul critère à chaque roman qui paraît : qu'a-t-il fait pour se rendre illisible ? Poussons même le syllogisme, il n'y a aujourd'hui que le roman qui soit illisible. Le reste de ce qui « communique » cherche à tout prix sa transparence. Ce qui ne signifie en rien qu'il ne faille pas « lire » l'illisible, ni surtout l'entendre, au deux sens de l'audible et de l'intelligence. Si l'on cherche des exemples récents de ces outre-livres, prenons *Pétrole* de Pier-Paolo Pasolini, ou *Progénitures* de Pierre Guyotat. Ce sont des écritures dites « limites », qui inventent leurs lecteurs, même si ceux-ci ont disparu, n'existent pas ou pas encore, semblent ne jamais devoir être. Elles ajoutent un système de perception qui dépasse la lisibilité courante. C'est un « sens » en plus (ou en moins comme dirait Deleuze), une multiplication des visions, ou alors une soustraction, une façon de se soustraire, que la machine romanesque met en marche.

Ceci n'a rien à voir avec le fait de vendre des livres, d'être légitimé ou non. On peut être académicien et rester illisible, comme un « jeune poète expérimental plasticien, toute surface » peut s'avérer un véritable produit. Il faut souligner que cette stratégie peut être voulue, organisée, mais aussi subie, destructrice. Elle faillit engloutir le projet monstre de la *Cosmologie* d'Onuma Nemon sous le label « impubliable », avec son amplitude vaste de quelque vingt-deux mille pages, et plus d'une trentaine d'années de travail acharné. Les éditions Tristram avec OGR, puis aujourd'hui le *Quartiers de On !* publié par Verticales, nous donnent accès à une partie de ce qui restait invisible. Des revues laissaient filtrer des pans d'une entreprise qui ressemble à tout et à rien d'autre. L'écriture n'y était pas simplement ajustée par des techniques de montage, de collage, de spatialisation. Quelque chose perçait, comme un défaut de modernité. Une transgression des codes qui se sont peu à peu normalisés, figés dans les « nouvelles écritures contemporaines ». On aurait trop vite fait de ranger Onuma Nemon dans cette catégorie,

il est aussi proche de Chateaubriand que de Thomas Pynchon ou d'Hubert Selby Jr. Premier piège à déjouer : sa *Cosmologie* renoue avec le lyrisme, le *Cantos* poundien, tout ce qui pu être évacué au profit d'un minimalisme formaliste. On y retrouve une écriture organique, baroque au sens classique d'un Eugenio d'Ors, qui avance par coulées, éruptions poétiques. Elle peut aussi se réduire à l'ellipse, se fondre dans le discours, pour ensuite revenir à des inscriptions narratives, critiques, incluant toutes les formes possibles d'énonciation. En ce sens, Onuma Nemon se rapproche de l'un de ses premiers lecteurs, Severo Sarduy, mais aussi de Lezama Lima, Sterne, Pasternak, Melville. Il laisse la littérature mondiale remonter en lui, comme s'il en était le dernier artificier, le légataire universel et anonyme. Cela pourrait être l'une des figures de style de la « littérature-monde », s'il n'intériorisait pas ces auteurs au point de les absorber dans sa *Cosmologie* intime. Dans *Quartiers de On !* il n'écrit pas d'après ou comme Rimbaud, Villon, Aragon (de *Défense de l'infini*), Malcom Lowry, Kerouac, saint Augustin, Proust. Il devient leur main armée, leur scripteur inépuisable. Comme si par une métépsychose, l'écriture rejoignait un insondable fond commun. Qu'ensuite avec assez d'effacement, de renoncement à soi, on pouvait refaire raisonner, vibrer ces langues à nouveau, dans toute leur teneur irradiante. La forte inclinaison Tao de ce « non-auteur » dégage assez de vide, d'impersonnel, pour que ces voix rendues inaudibles parviennent à franchir le mur du moi. Les romans épiques, les poèmes médiévaux, les personnages forains, les biographies en miroir, se transforment alors en géographies neuves, en « quartiers » à partir desquels se véhiculent des histoires, des dialogues, des formes verbales polymorphes. Connus et inconnus dialoguent, se croisent, s'écrivent, circulant sans finir dans un labyrinthe où tout fait écho. Des symbolistes, Dante, Gilles de Rais, des parnassiens oubliés, des idiots, des hallucinés sous LSD, y rencontrent des allégories, des révolutions, des faits divers sordides, des épiphanies, des espaces urbains neutres ou excentriques, tandis que les événements du monde cohabitent du plus loin au plus proche.

Le prosaïque de la cruauté ordinaire s'assemble à des transfigurations. Arthur Rimbaud a déjà existé, il n'est lui-même qu'un « autre » ayant déjà vécu plusieurs vies, des siècles auparavant. Sa disparition entraîne d'autres apparitions, d'autres fantômes, il est l'horloge, la mesure des continents parcourus, la carte étoilée de *Quartiers de On !* Le temps éclate en onze « Chants

de guerre », où le chaos général s'aggrave à des tribus, des territoires, souvent l'Espagne, le Mexique, l'Arabie du Harar, mais aussi l'usine, la ville, ils sont nommés « Abattoirs et Paradis », « la Recherche et Ailleurs », « Visionnaires », « Voyants », « Voyeurs », « Voyous », « Exils », « Départs », pour n'en citer que quelques-uns. Ces milliers de pages sont dévorantes, elles viennent pourtant d'une dénomination de l'auteur, de sa dissolution dans un communisme de l'espèce, comme Onuma Nemon le dit de son nom anagramme : « Ce n'est pas un pseudonyme, c'est un anonyme », et puis : « Avant Onuma Nemon, il y a eu On, pronom indéfini, ce qui était une première étape d'une Figure qui puisse prendre en compte cette réduction à l'homme dans sa généralité (...) ». Voilà pour l'illisible nom de l'auteur qui doit avoir tous les noms, être tous les peuples, c'est-à-dire rentrer dans l'illimité, dans l'infini, ce qui le fait tendre vers le degré zéro, la disparition et l'absence, et rend chaque définition de son œuvre lacunaire, partielle, donc fautive. *Quartiers de On !* est conçu comme un scénario enluminé, avec plans, dessins, photographies, inserts, qui rendent l'impossible à sa lisibilité et ouvrent tous les possibles à l'illisible. Même s'il s'en défend, Onuma Nemon trace en perspective le livre ultime, le dernier livre : « J'aurais profondément souhaité ciseler un ouvrage mallarméen (...) », celui qui n'a pas encore trouvé son dernier lecteur, pour l'écrire à la fin des fins. ■

